

L'Écriture de Gérard Althabe

Bernard Traimond*

Toute recherche est d'abord un dialogue avec son objet et c'est ce dialogue qui en permet l'expression.

Gérard Althabe, 1963 [Althabe, 1997, p. 380]

Où trouver une cohérence ? Même si je sais que le « Monde » n'est qu'un chaos, que les événements ne s'agencent que par hasard (par une succession de *branchements* contingents), que même les propos les plus réfléchis sont contradictoires, la logique formelle n'en reste pas moins un *mode de communication* avec les autres qui nous lie à l'universel. *Le bon sens est encore la chose du monde la mieux partagée*. Pour m'inscrire dans cette tradition rationaliste et universaliste, je vais essayer de lire l'œuvre d'un des anthropologues français contemporains les plus *intéressants* (selon un mot qu'il utilisait souvent) pour rechercher une explication aux différentes contradictions rencontrées dans ses travaux. Pour les examiner avec une certaine minutie, je vais donc insister sur un seul aspect de son œuvre, sa poétique, la façon dont il écrit.

Parmi toutes les questions que soulève Gérard Althabe, celle de l'écriture n'a été, semble-t-il, explicitement abordée qu'une seule fois dans ses textes, et pour appeler à la méfiance : *L'écriture, dont l'effet interne est renforcé par la transcription de l'enregistrement des entretiens et des réunions, contient potentiellement le pouvoir de dissoudre les événements de communication dans lesquels les échanges verbaux, désormais écrits, ont été produits* [Althabe, 1998, p. 44]. Cette courte phrase pose assez bien le cadre théorique et la manière de procéder du grand anthropologue. Elle oppose ce qu'il appelle *les événements de communication* – un certain type de pratiques¹ – à leurs représentations savantes, le passage de l'un à l'autre amenant une perte et un appauvrissement. D'autre part – et il s'agit d'une conséquence de la première constatation – la courte phrase citée propose en quelques mots de subtiles distinctions entre *écriture*, *transcription*, *entretiens* et *réunions*, *échanges verbaux* et enfin, *événements de communication*. Entre la pratique et l'écrit,

* Anthropologue, Professeur à l'Université Victor Segalen, Bordeaux 2, Département d'Anthropologie Sociale, EA 2963 « Anthropologie des Traditions Orales et du Temps », 3ter, place de la Victoire, 33076 Bordeaux cedex. bernard.traimond@cere.u-bordeaux2.fr.

1. Mot qu'il n'utilisait jamais, *contre* Sartre évidemment.

Althabe nous propose incidemment trois paliers qui chacun transforme l'information initiale. Nous voilà immédiatement confrontés à un exemple des subtilités et des richesses que l'œuvre d'Althabe nous propose à tout moment.

Peut-être est-ce là une des raisons pour lesquelles il a négligé les réflexions sur l'écriture : elle était trop éloignée de la pratique, de l'expérience, de la vie. D'ailleurs, dans la série d'entretiens que nous avons entrepris d'enregistrer², la grille thématique (provisoire) que je lui avais proposée ne comprenait aucune rubrique sur ce thème. Peut-être qu'à l'époque – faute peut-être d'une lecture assez attentive d'*Anthropologie politique d'une décolonisation* [2000]³ – je n'avais pas pris conscience de l'évident divorce entre ce qu'il avait appelé *l'enregistrement généralisé*⁴ [Althabe, 2000, p. 41] et le fait que, jamais ou presque, les propos de ses locuteurs ne sont cités dans ses écrits.

Bernard Traimond : Donc tu as passé des heures et des heures à partir de 61 à transcrire les enregistrements. Tu les as gardées ces bandes ?

Gérard Althabe : Ah oui. J'ai gardé les bandes et j'ai gardé les transcriptions, surtout sur Madagascar. Sur Madagascar, j'ai, disons, des tonnes de transcriptions et de bandes pour quelqu'un qui voudrait travailler dessus, un Malgache quelconque dans vingt ans.

(Entretien du 27 avril 2004)

Notre propos sera donc d'essayer de comprendre pourquoi ces *tonnes* de paroles gravées et transcrites – ainsi que les efforts et le temps que ce travail a réclamé – apparaissent si peu dans l'œuvre de Gérard Althabe alors que plus que quiconque il disposait des matériaux et, surtout peut-être, des instruments méthodologiques et épistémologiques pour les mettre au jour. Le détail des « discours naturels » – au sens de langue naturelle – qu'il a tant tenu à enregistrer tout au long de sa vie n'accède presque jamais au regard des lecteurs. Ces derniers doivent se contenter d'imaginer – non sans raisons – que Gérard Althabe a fait le meilleur usage de ce qu'il a entendu alors que lui-même n'estimait pas nécessaire de rendre compte des transformations qu'il faisait subir aux propos recueillis et transcrits pour les donner à voir dans ses écrits.

Pour prendre la mesure de ce décalage, je vais donc commencer par expliciter la démarche de Gérard Althabe qui me semble identique tout au long de sa vie – ce qu'il affirmait d'ailleurs⁵ – avant de préciser comment il agence les paroles des locuteurs, ses propres observations et le texte final publié.

2. Entre janvier et mai 2004, place Colonel Fabien à Paris, nous nous sommes rencontrés quatre fois durant une paire d'heures : le 24 janvier pour nous accorder sur les modalités du travail puis les 27 avril, 19 et 25 mai. Le magnétophone n'avait pas fonctionné le 19 mai. Les propos recueillis dans le but d'écrire un livre se révèlent aujourd'hui d'un usage délicat car nécessairement les considérations générales se mélangent aux conversations privées. Gérard Althabe n'est plus là pour dire ce qui pouvait être rendu public. Pourtant une fois, j'ai dû arrêter le magnétophone : il parlait de collègues qui le haïssaient... sans le connaître.

3. D'autant que je n'avais pas encore lu *Les fleurs du Congo* [1972].

4. Althabe avait été fort surpris par la formule que je lui avais rappelée.

5. En particulier, en rééditant en 2000 un article extrait de son mémoire de DES soutenu en 1956 [Althabe, 2000, p. 283].

La démarche de Gérard Althabe

Comme Althabe aimait le faire, pour définir ses façons de travailler, partons d'un exemple précis tiré d'*Oppression et libération dans l'imaginaire* écrit en 1967 et publié en 1969. La page 39 constate une contradiction :

— Première phase : *observation* : Les « villageois » boude la nouvelle date de la fête nationale qui, avec l'indépendance, passe du 14 juillet au 16 juin. Les fonctionnaires malgaches s'en indignent.

— Deuxième phase : *examen du discours indigène*. *L'indépendance, c'est l'indépendance des fonctionnaires, pas la nôtre* dit un « villageois » [Althabe, 1969, p. 39].

— Troisième phase : *interprétation*. Ce refus de la célébration selon les normes exprime l'insubordination à l'égard des fonctionnaires malgaches mais aussi révèle que les cérémonies de la fête nationale expriment les relations des « villageois » entre eux et avec les autorités.

Même si elle s'adapte chaque fois à son objet, la démarche sommairement présentée de Gérard Althabe s'appuie sur certaines conceptions épistémologiques qui ont des conséquences sur son écriture. Cette procédure implique que dans toute son œuvre, et donc dès ses premières recherches, il a suivi la même méthode. Quand on sait que lors de sa première enquête chez les Pygmées du Cameroun en 1955 ou 1956, il n'avait lu aucun livre d'anthropologie, cela suppose que les procédures sophistiquées et originales qu'il appliquait lui soient apparues d'un bloc, avec évidence, dès qu'il a posé le pied en Afrique. Même si cette première enquête fut pour lui une révélation, s'il a affirmé dès les premiers jours la nécessité d'étudier les conditions de vie des indigènes au moment de l'enquête, si dès le Congo, l'ORSTOM l'a équipé d'un magnétophone, il n'en a pas moins nécessairement affiné ses démarches durant presque cinquante ans d'enquêtes. Pourtant, j'ai le sentiment que l'œuvre de Gérard Althabe présente une grande unité, qu'il suit toujours le même sillon même si sa curiosité et ses inquiétudes l'amènent à l'approfondir chaque fois davantage. Mais la direction ne change pas. Il ne suit aucune mode – structuralisme ou marxisme – et n'a pas connu de rupture radicale tout au long de son parcours académique. Ainsi la phrase mise en exergue sur le dialogue rend un son étonnement moderne – voire post-moderne – même lors de sa publication en volume en 2000, vingt-sept ans après sa rédaction. Bakhtine ne commence à être traduit qu'en 1970 et Tedlock n'inventera le *dialogisme* qu'en 1983 même s'il se trouvait dans les vieux traités de rhétorique bien oubliés à cette époque.

Pour apprécier la nouveauté de l'œuvre d'Althabe, nous devons commencer par évoquer (très) sommairement sa *bibliothèque*⁶, les livres qui l'ont marqué lors de ses études de philosophie à Bordeaux et qui correspondaient évidemment à l'atmosphère intellectuelle de l'époque où les choix politiques jouaient un rôle essentiel, Sartre, Lukacs, Marx... bref, les lectures prévisibles d'un communiste critique puisqu'étudiant, il a été membre du PCF. À cela, il faut ajouter un peu plus tard La

6. Aux quelques titres que nous proposons, il faudrait ajouter les ouvrages des programmes des divers cours de philosophie et les nouveautés ; il avait ainsi lu *Pourquoi des philosophes ?* de Jean-François Revel.

Boétie (*De la servitude volontaire...*), Balandier (qui orientait l'anthropologie vers le présent mais aussi en direction des anthropologues britanniques et en particulier Gluckman) et Franz Fanon...⁷ Dans ses derniers travaux, Althabe évoquera Geertz, Salhins⁸ et Gardamer.

Pourtant, ce sont évidemment surtout ses enquêtes – mêmes guidées par des lectures généralement postérieures – qui ont fixé ses choix. Essayons d'en proposer quatre qui constituent, me semble-t-il, des orientations méthodologiques et épistémologiques originales :

1. Les objets d'étude : dans les travaux africains, les thèmes choisis, *domination étatique, la vallée de la Mananano, développement économique, circulation monétaire, bourgeoisie nationale...* n'appartiennent pas aux catégories des locuteurs. Il s'agit évidemment d'un choix délibéré. Quand Althabe analyse les *Antemoro*, il prend bien soin de n'étudier ni la population désignée par un mot – l'« ethnologie » – [Althabe, 2000, p. 63], ni le village. Il examine la vallée, fraction de l'espace occupé par les Antemoro qui comprend au total sept villages. Ce refus de se soumettre aux cadres des catégories indigènes provient de la conception selon laquelle les dynamiques sociales échappent aux acteurs et que seules les réflexions du chercheur permettent d'y accéder. Il faut donc au plus vite sortir du « discours naturel » non évidemment par mépris ou méfiance mais par nécessité épistémologique. Même s'il en refusait les effets radicaux, dans une certaine mesure, Althabe acceptait encore la *coupure épistémologique* élaborée par Koyré et Bachelard avant 1940. Un des moyens de l'introduire en douceur consiste à se donner comme objet d'étude un domaine radicalement étranger aux locuteurs.

Ce qui l'intéresse dès les premières enquêtes c'est ce qu'il appellera dans *Les fleurs du Congo, le théâtre idéologique* [Althabe, 1997, p. 201] mais qui traverse sous diverses étiquettes toute son œuvre. Dès *Oppression et libération dans l'imaginaire*, il situe son propos non dans le domaine de la matérialité, des pratiques mais dans celui des représentations (pour employer un vocabulaire qu'il n'utilisait pas). Livre après article, il donne à cet objet des noms différents, *conscience verbale* [Althabe, 1969, p. 296], *médiateur* [Althabe, 1969, p. 171] ou *acteur idéologique* [Althabe, 1993, p. 19], même si tous ces termes ne se confondent surtout pas tout en se situant sur un même socle théorique. Tous affirment que les objectifs des actions relèvent de l'imaginaire.

Pourtant en Europe, à partir des années 1973-1974 – installation à Nantes – il restreint passablement ses objets, abordant cette fois des espaces communs aux locuteurs et aux enquêteurs, les logements, les cages d'escalier... espaces identiques aux discours naturels et savants. Cela ne le conduit évidemment pas à adhérer aux propos exprimés [Althabe, 1993, p. 67] pour proposer des explications aux incohérences et leur trouver en définitive une signification.

7. Il s'agit évidemment des livres qui l'ont suffisamment marqué pour qu'il les évoque lors de nos entretiens.

8. *Et l'histoire de Cook me semble être un paradigme emblématique de la manière dont on peut traiter cette question-là.* Entretien du 25 mai 2004 [Salhins, 1989].

2. L'échelle : en Afrique, Gérard Althabe a choisi de parler d'espaces larges, en tout cas étrangers à ceux que désignaient ses locuteurs. Entre la vallée de la *Mananano* et le Congo (ainsi qu'il l'appelle pour désigner le Congo belge, le Congo Léo, le Zaïre ou la République Démocratique du Congo), il se situe toujours dans une échelle étrangère à la parole ordinaire. Rarement ses locuteurs se situent dans cet espace pour au moins deux raisons. Il constitue un domaine tellement vaste que les pratiques individuelles, et encore davantage les discours sur elles, ne peuvent utiliser ce type de cadre discursif pour évoquer des pratiques. Ensuite, même s'il autorise un discours politique, les contraintes de tous ordres qu'implique ce dernier (catégories, conformismes, éloignement des pratiques...) le rendent inintéressant en tout cas pour les anthropologues. Althabe choisit des échelles auxquelles seuls les « savants » ou les politiques accèdent. Il le dit explicitement : *l'ethnologue occupe une position qui permet de saisir dans un même regard l'un et l'autre domaine, l'observation et le discours de l'indigène* [Althabe, 1998, p. 46].

En revanche en Europe, il reste dans les espaces *ordinaires*, dans les échelles de l'interaction, de l'expérience mais aussi celles d'une tradition philosophique que l'étiquette de *phénoménologie* pourrait désigner. L'espace de l'analyse coïncide avec celui de l'enquête même si le filtre de la critique autorise la traduction du « discours naturel » en « discours savant ». Restant dans la même échelle, le passage se fait sous le contrôle du lecteur ce qui atténue les risques de dérive ou les glissements vers la *fiction*.

3. La distance : Althabe ne choisissait pas les sujets de ses enquêtes dans une perspective *positiviste*⁹ mais au contraire, avec la conviction que ses objets, ses échelles et ses propos prolongeaient les paroles de ses locuteurs et les faisaient accéder au monde académique, aux sociétés du Nord ou à la *Cité savante* qu'il invoque en citant Bourdieu [Althabe, 1998, p. 30]. Il s'est toujours voulu un militant¹⁰. Mais le long parcours qui va des entretiens enregistrés au texte publié n'apparaît guère dans les comptes rendus d'Althabe alors qu'il affirme aller *chercher le sens des phénomènes au niveau des sujets*, qu'il cherche à construire *l'intelligibilité du monde social à partir de (la) position de l'enquêteur issue d'un séjour de longue durée* [Althabe, 1998, p. 31]. C'est dire qu'alors il considérait légitime voire nécessaire de *to represent the research process in the research product* [Geertz, 1988,

9. « Positivism » a commencé une longue carrière comme mot slogan. Dans les fréquentes polémiques contre le nouveau style des sciences sociales dominantes, il est souvent utilisé péjorativement. Placé dans une perspective qui associe le formalisme théorique aux mesures quantitatives, il considère les méthodes des sciences naturelles comme un idéal. Historiquement cependant, il peut se référer à certaines démarches complètement différentes comme, d'un côté, les travaux des positivistes français tels Saint-Simon et Auguste Comte, qui voyaient dans la sociologie la détermination à la fois des lois de la société et une nouvelle religion humaniste qui la guiderait, et, d'un autre côté, les travaux de logique positiviste du « Cercle de Vienne » qui cherchait à expliciter les règles de validité des énoncés scientifiques. Ces approches à but scientifique fondées sur des faits identifiables et des entités mesurables sont improprement appelées « positivistes » mais nous utilisons ce terme dans ce sens parce que, comme nous l'avons vu, la récente critique des tendances dominantes des sciences sociales l'a ainsi utilisé [Marcus & Fischer, 1986, p. 179].

10. Il m'a confié son bonheur d'avoir pu harmoniser durant quelques semaines ses activités scientifiques et ses engagements politiques à Madagascar en 1972, lors du changement de régime. À ce propos, il m'a parlé de moments privilégiés.

p. 84] il n'a jamais explicitement inclus ces considérations dans ses propres comptes rendus d'enquêtes.

En revanche, il a dénoncé avec précision les dynamiques qui suscitent *l'exclusion du présent de notre société dans l'investigation ethnologique*. Pour Lévi-Strauss, écrit Althabe, *ce n'est que dans le cas de la distance maxima (c'est-à-dire dans la condition réciproque d'étranger) qu'il est possible de produire une connaissance du dedans (ce qui est un des buts fondamentaux de l'ethnologie). Quand l'ethnologue aborde un univers social dont il est un des acteurs, il est incapable de se libérer de la complicité qui le lie à ses interlocuteurs, il demeure englué dans les représentations qu'il partage avec eux : la connaissance qu'il peut produire est captive de leurs perspectives* [Althabe, 1998, p. 11].

En mettant le doigt sur un des paradigmes de l'anthropologie en France (et pas seulement celle de Lévi-Strauss) tout en soulignant *le refus massif de la majorité des ethnologues de sortir du cadre qui vient d'être décrit*, Althabe propose une autre solution. Il promulgue une *anthropologie du présent* et des enquêtes sur la France, les villes, les institutions, dans les lieux de pouvoir.

4. L'objectivité : dans le même mouvement, il ruine implicitement le paradigme de l'objectivité même s'il ne s'explique guère sur ce point. Cependant, son refus des dualismes (comme dit Barthes), la finesse des catégories qu'il utilise et le refus de la distance déjà souligné ne pouvaient que l'amener à refuser de s'inscrire dans le couple infernal objectif/subjectif. Ces catégories d'exclusion servent à disqualifier certains types de discours par leur renvoi hors de la « science » sans qu'il ne soit évidemment jamais précisé s'il s'agit d'une simple question poétique (je vois qu'il pleut/il pleut), du refus de la singularité (celui du *je* singulier) ou de la recherche juridique d'une autorité politique (le *nous* divin, royal et/ou académique). Le programme d'Althabe – les ethnologues font de *leur communication avec les sujets l'épicentre de leur démarche* par l'élaboration d'*une connaissance de l'intérieur pour chercher le sens des phénomènes au niveau des sujets* et construire *l'intelligibilité du monde social à partir de leur position* [Althabe, 1998, p. 31] – ne s'accorde évidemment pas avec une perspective qui fait de la distance (et donc de l'ignorance) un chemin vers la vérité autoproclamée « objective ».

Positivement et par réaction, Althabe a ainsi défini une démarche précise que l'on pourrait définir comme *interactionniste* selon une terminologie qu'il n'a jamais utilisée bien qu'il se réclamait de Sartre mais non de Goffman et encore moins de Gumperz. Associée au refus de l'ethnocentrisme, cette attitude attribue évidemment une place considérable à ce qui pourrait être appelé *la parole du peuple*.

L'usage de la parole indigène

Parce qu'il y avait cette idée que la parole des gens était importante. Et par exemple, le Nord-Congo, après en 61, je vais aller dans le Nord-Congo et dans ce que je publie dans le Nord-Congo, il y a des paroles dedans. Il y a un texte en particulier qui est très beau d'un type, que j'ai enregistré et qui m'a raconté un soir, comment en mourant comment on redevenait blanc, il redevenait blanc et que moi je serai rede-

venu noir. Des histoires absolument... et comment l'indépendance il avait eu cette phrase aussi, c'était en 61 donc, l'indépendance, c'est pour les riches, etc. Le gars était... Et ça se passait dans un coin perdu.

(Entretien du 27 avril 2004)

Dans ce court extrait d'un long entretien – pour une part à bâtons rompus – Gérard Althabe insiste sur l'importance du peuple et de sa parole. Elle résulte d'une tradition plus ou moins explicite (Michelet et une lecture de la Révolution française par exemple) et de raisons politiques (Un Mao imaginé – d'avant la *Révolution culturelle* – l'incarnait ne serait-ce que par les titres des traductions de ses textes politiques : *La guerre du peuple* entre autres) mais aussi de la justification de l'anthropologie. Althabe souligne aussi la créativité et la lucidité des propos entendus. Le « discours naturel » mérite attention parce qu'il exprime les idées du « peuple » – celles du plus grand nombre mais surtout celles des opprimés – ainsi que des analyses, des idées et des formules d'autant plus éclairantes que le discours « d'en haut » les occulte. Il s'agit donc de porter la plus grande attention à ce « discours naturel » d'autant que le magnétophone que Gérard Althabe a utilisé dès 1960 permettait désormais d'en enregistrer le détail.

Donc, le problème c'est le peuple, la parole du peuple, au-delà de la parole, il y avait la parole et il y avait les rapports sociaux. Il y avait ce que j'ai appelé plus tard le mode de communication, c'est-à-dire la manière dont s'organisent les échanges, les interrelations à partir de la position des villageois.

(Entretien du 25 mai 2004)

Pourtant, il n'« ouvre des guillemets » que rarement. Presque jamais il ne cite des extraits des paroles des locuteurs. Les *tonnes d'enregistrement et de transcription* qu'il avait constituées à grand-peine n'apparaissent presque jamais dans ses livres. Dans *Oppression et libération dans l'imaginaire* [1969] les entretiens sont renvoyés en annexe en fin de livre sous le titre « Chronique d'un village betsimisaraka » même si, çà et là, il consent brièvement à citer un villageois (p. 39, 76, 77, 105, 106, 107, 182...). En revanche, continuant une certaine tradition, il donne le détail des propos « importants », les paroles rituelles prononcées lors des cérémonies (enterrements, mariages...). Cette forme de présentation établit une hiérarchie entre les textes. Elle donne un privilège exorbitant à celui du chercheur qui définit ce qui se passait quand agissaient et parlaient les indigènes, fussent-ils les habitants d'une HLM de Nantes. Ainsi, dans *Libération et oppression...* Althabe préfère-t-il souvent les paroles rituelles aux propos ordinaires. Le statut ainsi attribué à ces deux types de textes, en conformité avec une certaine tradition de l'anthropologie comme le montrent les premiers enregistrements à partir de la fin du XIX^e siècle, atténue la place accordée aux *discours ordinaires*. Pourtant, une fois (la seule ?), il a longuement cité ses locuteurs. L'examen de ce texte exceptionnel dans son œuvre nous indiquera précisément comment travaillait Althabe pour aller des entretiens retranscrits au texte imprimé avec tous les dangers dont nous avons parlé dès l'introduction en le citant. En outre, nous pourrions ainsi comprendre pourquoi il s'agit du seul article qui cite – longuement et souvent – les propos de ses locuteurs. Ce texte intitulé « La résidence comme enjeu », publié dans *Urbanisation*

et enjeux quotidiens [1993, p. 11-69] résulte d'enquêtes effectuées entre 1973 et 1977. Il se propose d'y examiner les *modes de communication* dans une ZUP de la région nantaise qu'organise un *acteur idéologique entre un pôle négatif et positif*. Pour cela, il s'attache à préciser le contenu de la situation rencontrée en terme de procès, forme d'accusation vécue.

Les entretiens avec quelques locuteurs décrivent les procédures d'accusation qui organisent les échanges d'informations, selon des configurations précises. Ainsi, afin d'explicitier les relations qu'établissent ses locuteurs avec leur entourage et avec l'enquêteur, Althabe dispose de deux sources, l'observation et l'entretien. Son objet, qu'il appelle *mode de communication*, le conduit au travers de diverses médiations à la *conjoncture*, c'est-à-dire à diverses données sur la situation présente, issue des *processus de la communication et ceux de la production des sujets en acteurs* [Althabe, 1998, p. 46]. Cependant l'homogénéité des informations utilisées résulte du poids de la détermination d'un élément qu'Althabe appelle l'*acteur idéologique*. Cette catégorie est à la fois une notion au sens où elle guide et explique les propos tenus pas les locuteurs mais aussi une figure de rhétorique car elle décide de l'agencement du texte savant. Cet acteur abstrait qui constitue le fil conducteur – un objet unificateur des propos enregistrés, une *structure signifiante* a-t-il dit aussi – donne une cohérence aux conduites et aux paroles des sujets étudiés : *il est produit à partir du spectacle qu'offrent les familles*. Dès 1969, Althabe procédait déjà de cette façon mais avec un autre « objet unificateur » : *La notion de « communauté » nous permet d'atteindre le fondement de cette communication construite sur la médiation personnalisée*, écrivait-il [Althabe, 1969, p. 241]. Ainsi nous voyons comment il procède : il trouve dans l'ensemble des propos de ses locuteurs un axe organisateur des diverses paroles exprimées, qu'il peut appeler la *communauté*, la *structure signifiante* ou l'*objet idéologique*. Dans la direction ainsi établie, il décortique les différentes *configurations* rencontrées dans les propos et les observations. Cette procédure lui fournit un protocole cognitif, la compréhension des diverses conduites et propos ainsi qu'une forme discursive, de ce centre s'éparpillent en ordre réglé les différents thèmes abordés dans ses écrits.

Regardons le détail de la procédure en partant justement de l'article dans lequel – pour une fois – parlent « entre guillemets » les locuteurs. Pour justifier son *objet idéologique*, il s'appuie sur les paroles d'une personne – Jacqueline Bonnet : *On ne se parle pas, personne se parle, on se dit bonjour-bonsoir, c'est tout, et en plus il y a des critiques. C'est effrayant, c'est effrayant de vivre la vie qu'on vit maintenant*. Ces propos et ceux qui suivent montrent comment cette personne – et d'autres – se sentent accusées et renvoient les causes de cette situation sur les autres. *Sa réaction est une plaidoirie* conclut Althabe pour rester dans la perspective et le vocabulaire judiciaires, situation que suscitaient les formes langagières recueillies mais qui mettait aussi l'enquêteur en position de juge.

Cette rhétorique apparaît ainsi par la description d'événements vécus décrits par divers sujets. Dans les propos retranscrits et donnés à lire, toute phrase prononcée est interprétée dans un seul sens, celui d'une accusation. En premier lieu, cette lecture ne s'impose pas nécessairement – il peut s'agir de maladresse ou

de coïncidence – et en second lieu, l'auditeur n'est pas tenu de s'y attacher. Il peut esquiver le propos en ne l'entendant pas ou en ne répondant pas. Mais *notre héroïne remonte* (l'escalier) *en catastrophe*, (...) *proteste avec véhémence* et contre-attaque. Ces événements qui pourraient être anodins s'inscrivent dans les représentations qu'ont les sujets de leur entourage ce qui non seulement leur donne une dimension dramatique mais surtout organise, les propos, les comportements mais aussi les rancœurs et les futurs conflits. Restent enfin les sujets extérieurs – les enquêteurs par exemple – qui jouent un rôle essentiel puisque chaque locuteur les place chaque fois en situation de juges : ils doivent donner leur avis et trancher en faveur de tel ou tel locuteur.

Le plus fascinant dans cette enquête, réalisée comme cela a déjà été dit entre 1973 et 1977, c'est qu'elle fut l'exacte symétrie d'une autre, beaucoup plus célèbre, qui se déroulait non loin de là, en Mayenne, presque en même temps (1969-1975). Il s'agit de celle de Jeanne Favret-Saada qui se déploie selon les mêmes termes. L'*acteur idéologique* n'était pas le procès mais la sorcellerie. Un seul axe orientait tous les propos et donc les mots fabriquaient également l'objet qui incluait les étrangers – l'enquêteur en particulier. De façon parallèle, sans aucune relation entre eux, sur des objets très différents, aux mêmes dates et dans l'ouest de la France, deux anthropologues ont été conduits vers des démarches, sinon identiques, du moins fort proches. Cependant, alors que Favret-Saada déconstruit la sorcellerie en montrant qu'il s'agit d'un *acteur idéologique* imaginé par les locuteurs, Althabe en construit un pour trouver une cohérence à des propos et des conduites hétéroclites. Dans les deux cas, il s'agit de proposer un thème unificateur à l'enquêteur et au lecteur, qu'il soit préconstruit et utilisé par les locuteurs – la sorcellerie – ou élaboré « en creux » par nécessité par le chercheur. Pourtant, à la différence de sa collègue, Althabe n'a pas continué à citer ses locuteurs dans ses travaux suivants pour des raisons épistémologiques semble-t-il.

L'épistémologie d'Althabe

Nous commencerons par décrire l'enterrement, et ensuite, nous essaierons d'en comprendre la signification. [Althabe, 1969, p. 121]. Cette phrase incidente exprime une singulière distinction entre observation et analyse, séparation que je n'ai jamais acceptée, ce dont il m'avait fait le reproche – amical et incident – lors de la soutenance de ma thèse de 3^e cycle en 1982. Il me semblait déjà – comme l'enseignait la tradition anglo-saxonne de la philosophie du langage entre autres – que tout compte rendu d'observation s'effectuait avec des catégories, des mots et certaines liaisons préconstruites ce qui entraînaient que toute description contenait inexorablement une analyse qui éventuellement pouvait se dissimuler. Althabe ne partageait pas ce point de vue ce qui explique la place de l'observation dans sa démarche. Pour lui, l'accès au réel se faisait certes par l'examen critique des propos des témoins mais aussi – et peut être surtout – par l'observation directe. Pour un pan de ses recherches, il adhérait à la *précipitation des dogmatiques* selon l'expression (traduite) de Sextus Empiricus [Sextus Empiricus, 1997, p. 67], c'est-à-dire qu'il considérait possible d'accéder directement au réel sans passer par l'analyse des discours des

témoins ou des acteurs. Selon lui, les informations élaborées par l'observateur compétent disposant d'un privilège sur toutes les autres¹¹.

Reste évidemment à concilier interactions – issues de la phénoménologie par Sartre ou Merleau-Ponty interposé – avec l'observation qui, elle, lui échappe. Lisons Althabe qui précise tous les termes de ce débat [Althabe, 1969, p. 132] : *La première manière est l'investigation verbale : on interroge les acteurs sur le sens qu'ont pour eux ces manifestations, et, à partir de ces éléments verbaux, on reconstruit la cohérence de la cérémonie ; c'est la méthode employée pas la plupart des anthropologues qui veulent dépasser la simple description. (...) Nous avons préféré dégager de la cérémonie entièrement enregistrée, l'ordre, la cohérence qu'il y a obligatoirement en elle ; et les résultats de l'investigation verbale n'ont été perçus que comme manifestations de la conscience qu'ont les gens de cet événement, conscience verbale en continuité de laquelle on ne peut dégager l'ordre inscrit dans la cérémonie, mais qui est elle-même déterminée par lui.*

Ainsi, Althabe s'inscrit dans un cadre théorique qui n'est pas celui de Favret-Saada évoqué plus haut :

1. Il considère qu'aux informations verbales, il est nécessaire d'ajouter des données issues directement de la connaissance du réel. En l'occurrence, à l'enregistrement entier de la cérémonie ou d'une quelconque activité s'ajoute l'observation directe.

2. Ainsi connu, ce réel a une cohérence et un ordre que le chercheur reconstruit *ex post*.

3. Les discours sur ce réel sont établis par le chercheur qui s'appuie sur des principes épistémologiques, méthodologiques et politiques précis.

De ces positions – qui ont été les siennes tout au long de son œuvre, je peux en témoigner – découle l'importance qu'avait pour lui l'observation qui ne produit pas un discours parmi d'autres mais, au contraire, dispose d'une autorité supplémentaire. Bien effectuée, elle donne un accès immédiat au réel. En outre, avec son habituel sens des nuances, Althabe distingue les enregistrements effectués sur le fait – durant la cérémonie – de ceux réalisés ensuite qui ne sont que des interprétations *ex post*. Il a tendance à privilégier les premiers.

Mais alors pourquoi brusquement – à Nantes et seulement à Nantes – accorder une telle importance aux propos des sujets interrogés ? C'est que son sujet d'enquête – la culpabilité des locataires – non seulement relève de l'imaginaire, mais pas davantage que les formes de libération malgaches, et surtout ne s'exprime que par des paroles entre eux ou avec l'enquêteur. Si l'impossibilité d'échapper à l'oppression jetait les Malgaches dans le *tromba*, les habitants des HLM de Nantes disposaient d'autres voies pour résister : ils ne s'en enfermaient pas moins dans le statut

11. Ce devait être le thème de l'entretien qui n'aura jamais lieu. Hors enregistrement, il m'en avait dit quelques mots dans lesquels il considérait que pour effectuer les meilleures observations, il cherchait à se mettre dans la situation de ses locuteurs par le jeûne et l'épuisement physique. Il partageait au plus près les conditions de vie de ses hôtes. Dans une lettre privée du 25 mars 1960, il écrivait : *Le manque de nourriture surtout m'a miné. Enfin vers le 30 mai je serai rentré à Paris. Je n'arrive pas à mettre une idée devant l'autre. Excuse-moi.*

de persécutés par leurs voisins. Dans tous les autres cas, avant ou après, qu'ils soient au Congo, Madagascar, Bologne (Italie) ou Ivry... l'observation fournit des matériaux suffisants pour ne pas avoir à proposer aux lecteurs des données supplémentaires fournies par les enregistrements.

Il me semble nécessaire de souligner ici que les travaux les plus intéressants de l'anthropologie européeniste portent non sur des pratiques observables mais au contraire sur des objets évidemment imaginés par les acteurs auxquels le témoin extérieur ne peut accéder et que seule la parole des autres peut exprimer. Quand Lison Tolosana examine la *Santa Compañía* galicienne, il ne rencontre que les récits de témoins de processions des morts sortant du cimetière durant la nuit. Lui, ne l'a pas vu et ne peut les voir. [Lison, 1998]. De même, Favret-Saada ne voit que des personnes qui se croient ensorcelées [Favret-Saada, 1977]. Dans ces deux ouvrages, l'objet d'étude échappe à toute observation ce qui amène les deux chercheurs à ne s'occuper que des paroles.

Nous avons donc compris les oppositions avec Jeanne Favret-Saada dont Gérard Althabe reconnaissait l'apport méthodologique même s'il ne l'a pas immédiatement perçu lors de la sortie en 1977 du livre *Les mots, la mort, les sorts*¹². Elle ne prend en compte que les représentations, s'intéresse essentiellement aux paroles et enfin, ne trouve aucune cohérence dans le réel. Sans entrer dans le détail des logiques et des traditions des uns et des autres – Sartre constituant tant pour l'un que pour l'autre une référence philosophique et politique – contentons-nous dans un premier temps de souligner leur accord sur la nécessité de ce qu'un autre a appelé naguère la *description dense* [Geertz, 1986] qu'elle soit élaborée par les sujets ou par les observateurs. De ces positions découle une poétique, c'est-à-dire une façon d'écrire.

La poétique de Gérard Althabe

Ainsi, les réflexions de Gérard Althabe reflètent les diverses formes des tensions entre la parole enregistrée et le discours académique, le réel et les représentations, l'adhésion et la critique... Pour essayer d'explicitier les choix qu'il a été amené à faire, essayons de suivre pas à pas les modalités de son travail d'écriture, de l'enquête au texte imprimé, tels que le montrent ses écrits et l'expriment ses entretiens.

Les priorités

L'anthropologie qu'il promulguait sous l'étiquette *ethnologie du présent* se fondait sur des paradigmes précis qu'il convient de préciser.

1. Le constat : il ne s'occupe que de la situation du moment, non pour expulser l'histoire – à l'égard de laquelle il n'avait aucune réticence – mais justement pour ne s'appuyer que sur ce qu'il pouvait constater. Si en son temps Malinowski récusait l'*histoire hypothétique*, c'est que, faute d'informations, il refusait de concevoir

12. Entretien non enregistré du 24 janvier 2004.

une société imaginée *pour les besoins de la cause* [Malinowski, 1970, p. 33]. Même si depuis nous avons appris à utiliser les sources orales, à l'époque, les sociétés sans écriture ne fournissaient pas les documents permettant d'élaborer une « histoire sérieuse ». Dans ces circonstances, par défaut, Malinowski préconisait les seules études synchroniques. C'est à peu près l'attitude d'Althabe qui refusait de considérer que les situations qu'il constatait se rencontraient dans les périodes antérieures. En 1956, les Pygmées Baka se faisaient exploiter par les Bantous environnants mais cela ne signifie pas qu'il en avait été toujours ainsi et que la situation ne changerait pas. D'ailleurs, il constatait qu'elle se modifiait – des Pygmées tentaient de devenir chefs d'entreprise. Ces observations l'amenaient à récuser tout « essentialisme », les pygmées éternels n'existent pas. Dans les perspectives ouvertes par Balandier, il refusait donc de s'enfermer dans des objets préconstruits – culture, ethnie... – ce qui lui interdisait toute spéculation hasardeuse. Pour Althabe, il fallait partir des informations collectées à un moment donné sans aucune conjecture.

2. L'instant : de cela découle l'importance du *présent* dans l'œuvre d'Althabe à condition d'y voir non seulement une dimension chronologique mais aussi géographique voire épistémologique. Comme nous l'avons déjà remarqué, son retour en Europe en 1973 a modifié l'échelle des études effectuées mais surtout, à ce moment-là, il a insisté sur la nécessité d'aller à l'essentiel, au centre. La victoire des révolutions coloniales signifiait que désormais, les moteurs des changements revenaient en Occident. Il est révélateur que Gérard Althabe se soit trouvé à ce moment-là en porte-à-faux vis-à-vis d'une dimension de « l'après 68 », le retour à la campagne et l'épanouissement des études rurales qu'illustraient les succès éditoriaux de *Montaillou* de Le Roy Ladurie ou du *Cheval d'orgueil* d'Hélias. À ce moment-là, en 1975, il enquêtait dans les HLM de Nantes. C'était dans ces cadres qu'habitait la plus grande partie de la population, c'était là que naissaient les problèmes du futur alors que presque personne ne s'y intéressait. Althabe n'a jamais été sensible ni à *la beauté du mort*¹³, ni à la mode : c'est la vie et l'essentiel qui l'intéressaient.

3. Le chercheur : même si la pudeur de Gérard Althabe ne le faisait pas apparaître dans ces textes, il attribuait la plus grande importance aux conditions de réalisation des enquêtes. Peut-être cela explique-t-il son intérêt pour les entretiens dans lesquels, sollicité, il a très souvent présenté son parcours académique. Interactionniste, il considérait que les données recueillies dépendent de l'image de l'enquêteur auprès du locuteur.

Et c'est à partir de cette première enquête que je vais faire de l'histoire, de l'historicité de l'enquête elle-même, une voie de compréhension de cet univers parce qu'il faut quand même réaliser que – revenons à la parole et au magnétophone et à tout ce que tu veux – il est bien évident que selon la position que tu occupes, ce qu'on va te dire est différent.

(Entretien du 25 mai 2004)

13. Selon l'expression de De Certeau, Julia et Revel [De Certeau, 1974].

Pourtant, curieusement, cette dimension – épistémologiquement essentielle – apparaît peu dans ses livres. Ils ne nous livrent que l'ultime phase de l'enquête, les résultats en fin d'élaboration. Alors qu'il affirme l'importance de l'historicité de l'enquête, il n'en livre presque rien au lecteur. De là naît une contradiction majeure de son œuvre écrite : l'occultation de l'enquête et de ses paradigmes. Cela ne signifie pas que le lecteur attentif ne peut trouver çà et là des remarques méthodologiques, les traces de son implication auprès de ses locuteurs ou encore davantage, les indices de ses engagements politiques et scientifiques. Mais il ne nous présente que la mise en forme ultime d'une expérience fondée sur une enquête – un séjour prolongé avec les personnes étudiées –, sur des enregistrements d'entretiens transcrits et enfin, les observations. Le lecteur ne trouvera pas un chapitre consacré à la question des conditions de la réalisation de l'enquête, au mieux, quelques brèves pétitions de principes en introduction. Il devra l'imaginer (en se demandant comment Althabe a-t-il pu parvenir à des analyses aussi fines) ou pire, le percevoir. *Son objectivité calme, c'est de la souffrance et de la colère dépassée* [Sartre, 1964, p. 50]¹⁴. L'émotion de la rencontre, l'indignation devant le crime, l'affectivité ne constituent pas des vecteurs de connaissance. Ils n'apparaissent qu'implicitement d'autant que cette façon de présenter les choses s'accordait avec la pudeur d'Althabe.

Pourtant il y a le fameux article « Vers une ethnologie du présent » publié une première fois dans *L'homme et la société* en 1990 puis réédité dans un livre collectif portant le même titre en 1992, et enfin en 1998, dans *Démarches ethnologiques au présent*. La même année paraissait dans *Terrain*, un singulier texte intitulé « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain ». Ils avaient été précédés en 1986 dans l'ouvrage de Marc Guillaume, *L'état des sciences sociales en France*, Paris, La Découverte, 1986, de l'« Anthropologie du contemporain, anthropologie de l'ailleurs ». Ces trois *Manifestes* – repris dans *Démarches ethnologiques du présent* [L'Harmattan, 1998] – se présentaient d'abord comme des constatations, comme un état des lieux de l'anthropologie. Pourtant, bien évidemment, s'ils établissaient un bilan, ils affirmaient aussi des orientations. Mais surtout, ils affectaient d'occulter tout lien avec les autres publications de l'auteur. Et ce n'est certainement pas un hasard. Althabe voulait être jugé sur ses productions, non sur ses intentions alors qu'il affirmait que tout résultat dépendait du processus de confection. La fin du parcours – objet de tous ses soins scripturaux – occulte la phase antérieure. Il est quand même stupéfiant qu'il invoque oralement ou dans ses *Manifestes*, *l'historicité des enquêtes*, qu'il encourage les recherches qui la prend en compte, alors qu'il ne l'évoque jamais explicitement dans ses publications¹⁵.

En revanche, dans ses *Manifestes*, Althabe affirme une épistémologie, la place de l'histoire – les sociétés changent – le refus de la distance et la participation du chercheur aux sociétés étudiées, une thématique, le centre des sociétés contempo-

14. Cette phrase de Sartre est tirée du compte-rendu du livre d'Albert Memmi paru dans *Les Temps Modernes*, juillet-août 1957 et repris in *Situations*, V [1964]. Gérard Althabe a évidemment lu ce texte en son temps.

15. Évidemment, je n'ai pris conscience de ces contradictions qu'après coup, en revenant sur les entretiens et en relisant avec plus de soin ses textes. Que ne l'ai-je interrogé sur ces questions ?

raines et un objet, les « dispositifs symboliques ». Même si ce projet s'inscrit dans les recherches qu'il poursuit, qu'il dirige et qu'il encourage, les formes qu'il donne à ses interventions atténuent leur originalité et surtout leur impact. Essayons de leur redonner les couleurs de l'investigation.

Les modalités

En fonction des règles qu'il s'était données, tentons de reconstituer les modalités de travail de Gérard Althabe en posant quelques questions.

• Que faire des enregistrements ?

L'enregistrement généralisé et les heures passées à transcrire fournissent à Althabe une masse de données discursives, une espèce de socle inattaquable puisque les mots enregistrés ont été prononcés même s'il reste le plus difficile : l'analyse. Mais pour lui, les paroles de ses interlocuteurs ne suffisent pas car elles ne sont qu'une partie des sources disponibles – avec d'autres – sur les sujets étudiés. La complicité¹⁶ qu'il a toujours établie avec son entourage lors de ses enquêtes, fondés sur l'intérêt pour leurs préoccupations et souvent un accord politique, comme au Congo¹⁷ ou à Madagascar, ne l'a (presque) jamais amené à citer ses locuteurs. Malgré beaucoup de similitudes avec Oscar Lewis – de l'usage du magnétophone à l'engagement politique – Althabe faisait exactement le contraire de l'Américain. Ce dernier ne faisait que reproduire les propos de ses locuteurs même s'il les récrivait (ne serait-ce que par la traduction en anglais et pour les rendre lisibles), les coupait et les montait comme un film. Même s'il la connaissait, presque jamais Althabe n'a choisi cette voie qui met le lecteur face aux paroles des *indigènes*.

• D'où parler ?

En effet, son propos n'était pas de promouvoir la parole indigène telle qu'elle surgissait y compris par sa présence, sous la forme de ce qu'il a appelé la *conscience verbale*. Par là Althabe montrait que la parole enregistrée naissait de la situation de l'entretien, le magnétophone, les questions, les relations à l'anthropologue, le contexte et la conjoncture : rien de plus artificiel, en effet, d'autant que le témoin parle de situations passées qu'il reconstitue pour les besoins de sa cause. *Les fleurs du Congo* illustre ce décalage puisque le livre a pour point de départ un *Manifeste* politique de 66 pages reçu par François Maspero¹⁸ en juillet 1971 qui en conclut

16. Évidemment, je n'emploie pas le terme d'empathie, notion issue de l'« épistémologie romantique » de Dilthey qui implique des choix théoriques anachroniques.

17. Il m'a confié avoir certainement rencontré Lumumba dans un bar de Kinshasa appelé à l'époque Léopoldville.

18. Rappelons très sommairement le rôle joué par l'éditeur François Maspero dans les révolutions coloniales. Éditeur de Franz Fanon lors de la guerre d'Algérie, il a soutenu tous les combats anti-impérialistes de l'Indochine à Cuba en passant par l'Afrique. Les textes de Guevara, Giap mais aussi Malinowski, Althusser, Vernant ou Vidal-Naquet et beaucoup d'autres ont ainsi été publiés. Joignant l'engagement politique à l'avant-garde théorique du moment, Maspero a occupé une place centrale dans tous les combats des années soixante du XX^e siècle. L'étude de son travail serait essentielle pour comprendre les enjeux de cette période en France.

que les analyses politiques de l'extérieur ne rendent pas compte des situations congolaises dans leur complexité. [Althabe, 1997, p. 10]. Gérard Althabe est donc mis à contribution pour analyse, ce texte issu de l'intérieur, à la grande beauté formelle et réalise une étude sur le Congo (ex-Belge, ex-Zaïre, République populaire). Nous avons ainsi l'occasion d'apprécier comment il se situe par rapport à un discours indigène comme l'affirme le contenu et surtout la forme du *Manifeste*. Il procède en deux temps, l'examen du texte, puis l'analyse de la situation qui a conduit à sa formulation. Althabe est dans son élément, l'observation puis le commentaire, même si la procédure comprend des degrés mais ce n'est pas la subtilité qui le gêne.

Pour lui, le *Manifeste* congolais présente la situation inversée de la réalité, ce qui implique au moins deux sauts périlleux, celui de la pratique à la formulation et celui de la réalité à l'utopie. Mais le plus fascinant dans le commentaire d'Althabe, c'est l'importance des citations d'autant plus curieuses que le lecteur relit les phrases du *Manifeste* déjà rencontrées quelques pages avant. Pourquoi cette fois, éprouve-t-il le besoin de citer, lui qui le fait si peu ainsi que nous l'avons lourdement rappelé ? En fait, il pense son analyse du texte congolais comme l'introduction à son étude du Congo qui suit. Il veut donc souligner que ce qu'il dira plus loin est déjà exprimé d'une autre façon, à l'envers, par le *Manifeste* : autant le citer mot à mot. Il serait stupide de lire cette opposition en terme de binarisme et/ou d'inversion (comme nous l'enseigne une certaine lecture du carnaval), ce à quoi jamais Althabe n'a songé. Simplement il explicite les conditions qui ont permis l'écriture du texte, c'est-à-dire la situation politique congolaise, rude tâche pour un anthropologue peu armé pour analyser des données examinées à l'échelle d'un pays.

Ici encore, Althabe s'appuie sur le paradigme de la cohérence – que je ne partage pas – pour aller du connu vers l'inconnu, pour remplir les cases vides sur lesquelles il ne dispose pas d'informations. Nous sommes dans le discours de la totalité sartrienne qui n'appartient pas au seul Sartre. Sans entrer dans le détail de sa longue et subtile démonstration, Althabe se place au-delà des propos et des données dont il dispose pour proposer un système expliquant chacune des informations qu'il a recueillies, les mots qu'il a enregistrés et les constations qu'il a faites. Il effectue évidemment le parcours inductif du chercheur mais en cela il s'éloigne passablement des perceptions et des propos des sujets dont il cherche à expliquer les conduites et les paroles.

Par exemple, Althabe reconstitue l'édification idéologique du Congo [Althabe, 1997, p. 144] qui joint les acteurs économiques, l'appareil d'État, les populations... Cette présentation de la réalité permet d'inscrire l'analyse dans un processus et de l'appuyer non sur une réalité réputée immédiatement perceptible mais sur des représentations qui s'inscrivent dans l'imaginaire. Il devient alors possible d'opposer divers objets symboliques (comme on dit maintenant) pour proposer une explication de la situation qui les a créés. *Les rapports de parenté et l'édification idéologique sont deux termes d'un même objet, le second est la réponse à un appel qui se recrée sans cesse au cœur du premier* [Althabe, 1997, p. 147]. Ainsi, comme une poupée

gigogne, il repère deux termes opposés qui en appellent un troisième suscitant une nouvelle contradiction qui constitue un nouvel objet¹⁹. Ainsi, de proche en proche Althabe élabore un processus cognitif qui construit des objets de plus en plus complexes qui décrivent de façon de plus en plus précise une réalité qui continue cependant à se dérober même si le discours ainsi constitué propose une vision formellement cohérente du monde décrit. Par ce type d'analyse, Althabe arrive à échapper au dogmatisme d'un discours préconstruit fermé pour affirmer la cohérence d'une représentation, deux objectifs qui, à ses yeux, assurent la validité de la démonstration.

• Le style indirect

Althabe s'attribue ainsi la tâche de reconstituer la logique de propos et de conduites hétéroclites et contradictoires à partir des deux types de sources qu'il oppose, l'entretien et l'observation. Pour lui, la seconde n'est pas un discours parmi d'autres mais effectuée avec rigueur, en particulier par le respect d'un strict protocole comme la longue fréquentation des indigènes en se fondant autant que possible dans la société étudiée²⁰, elle propose des données aux qualités remarquables. La présence de l'enquêteur sur les lieux étudiés et sa compétence lui permettent de proposer des réflexions de la meilleure qualité. Ce n'est pas un discours parmi d'autres mais un discours meilleur que les autres. Cette façon de voir – que je ne partage pas, est-il besoin de le rappeler ? – le dispense de livrer une partie des matériaux qu'il utilise. Étant le seul à disposer des meilleures informations, appuyées par ses compétences, il pourra proposer la meilleure analyse possible. Il ne fournit généralement au lecteur que l'ultime phase de son travail ou plutôt, après avoir défini le cadre dans lequel évoluent les personnes sur qui il

19. La genèse de ce type d'analyse serait intéressante à reconstituer car elle est identique à celle utilisée par les autorités vietnamiennes dans les textes du temps de la guerre de libération nationale contre les Américains autour de 1970. Citons Giap (1967, p. 22) : *L'envoi d'un corps expéditionnaire pour une agression directe porte en lui-même des inconvénients, de caractère fondamental, impossible à surmonter. Premièrement, leur visage d'agresseur est encore mieux mis en lumière, leurs valets apparaissent au grand jour comme des traîtres, par là même, les contradictions entre eux et notre peuple s'exacerbent et deviennent encore plus irréductibles. (...) Deuxièmement, les impérialistes américains envoient leurs troupes agresser notre pays au moment où leur stratégie de guerre « spéciale » est fondamentalement mise en échec, où la guerre patriotique de notre peuple se développe vigoureusement, où les Forces armées de Libération sont en pleine maturité et où la zone libérée englobe la majorité de la population et couvre la majeure partie du territoire. (...) Troisièmement, à cause de cette situation de passivité politique et militaire, le corps expéditionnaire américain, quelle que soit la qualité de ses équipements modernes, est incapable de mettre à profit toute sa puissance de combat, d'éviter la défaite inhérente à toute armée d'invasion face à un peuple résolu. (...) Quatrièmement, le but du débarquement d'un corps expéditionnaire américain au Sud-Vietnam est d'empêcher l'écroulement des mercenaires et des fantoches et de créer de nouvelles conditions favorables à leur renforcement et à leur consolidation. Mais cette agression directe a lieu au moment où les mercenaires et les fantoches connaissent un affaiblissement des plus graves. (...) Cinquièmement, en allumant la guerre au Sud Vietnam, les impérialistes américains sont de plus en plus stigmatisés par les peuples du monde épris de paix. Cette démarche se sépare du dogmatisme stalinien mais aussi de la critique qu'en fait Sartre dans la première partie de *Critique de la raison dialectique* [Sartre, 1985]. Ces jeux auxquels participait Althabe – qui fut proche d'Althusser qui a fait publier *Oppression et libération dans l'imaginaire...* chez Maspero – avec beaucoup d'intellectuels de sa génération, mériteraient une analyse détaillée.*

20. *Une maison a été louée au sein du quartier ; elle était identique à celle des habitants et n'avait pour tout élément de confort que l'eau courante. Cette installation concrète à été à la base d'une implantation réelle au sein de la population, compte tenu du rôle joué par l'inscription géographique dans les rapports sociaux internes au quartier* [Althabe, 1993, p. 297].

enquête – en un bric-à-brac²¹ surprenant chez cet amateur de cohérence – pour ensuite faire surgir l'ordre qui détermine les conduites et propos²². Il inscrit ces logiques en dehors des informations dont dispose le lecteur. Il lui demande de le croire sur parole en s'appuyant sur les détails inutiles mais surtout sur la cohérence et l'ingéniosité des explications proposées. Dès lors, il ne peut qu'adopter le discours indirect [Sperber, 1982, p. 24-29] qui reçoit d'ailleurs l'adhésion du lecteur (en tout cas la mienne) en raison de l'ingéniosité, la subtilité et la pertinence des considérations, le privant dans un même mouvement de la possibilité d'apprécier par lui-même la qualité de la démonstration. La cohérence réclamée et imaginée m'apparaît un leurre auquel Althabe n'a jamais renoncé.

De ces conceptions découle sa façon d'écrire. Il a absolument besoin d'asseoir ses démonstrations sur ce que Barthes appelle l'*effet de réel*. Selon ce dernier, les Romantiques (Flaubert, Michelet...) joignent à leur récit une multitude de détails qui, outre un objectif esthétique, signifie au lecteur que l'auteur ne fait qu'écrire ce qu'il a vu, aussi inutiles que soient ces descriptions pour sa démonstration : *Le réel concret devient la justification suffisante du dire* [Barthes, 2002, p. III, 25]. En effet, pour pouvoir exprimer une analyse abstraite et systématique qui établit la *cohérence* des conduites et des propos tout en gardant un minimum de crédibilité auprès du lecteur alors qu'il abandonne tout lien avec les données empiriques, l'auteur doit préalablement lui proposer toutes les apparences poétiques du réalisme – les détails inutiles – et du témoignage – l'« effet j'y étais » défini par Geertz ou Clifford. Cependant la subtilité d'Althabe ne lui permet pas de s'arrêter à des procédés si grossiers. Elle lui impose des normes supplémentaires qui dépassent ces vulgaires instruments d'autorité²³. Althabe va donc s'imposer des contraintes supplémentaires qui lui permettront d'assurer un crédit encore plus grand à l'abstraction de ses propos. Il pose donc un cadre, présente les marques de sa présence, s'inscrit dans une tradition, propose des catégories, articule des propositions. Citons Althabe : *Quelles sont les conditions requises pour qu'une enquête ethnologique de terrain, effectuée ici et maintenant dans le cadre de notre propre société, produise cette connaissance d'un type particulier qui est celle de l'ethnologue, une connaissance livrée de l'intérieur d'un monde social saisi à une échelle microscopique ?* [Althabe, 1998, p. 37].

L'*intelligibilité des échanges* qu'il met également en avant plus loin dans le même texte [p. 39] constitue l'instrument qui établit le lien entre les constatations

21. *J'ai choisi à cet effet deux unités résidentielles HLM, peuplées de 100 familles... Chacune des unités résidentielles se partage en cinq cages d'escalier, et chacune de ces cages est peuplée de dix familles disposées sur cinq étages... soixante-et-onze des adultes ont entre trente et cinquante ans, dix-neuf ont moins de trente ans ; neuf ont plus de cinquante ; il s'agit de familles conjugales (quatre femmes chefs de famille) (aucun ascendant)... Ces immeubles sont habités depuis 1967-1968 ; une très faible rotation peut y être constatée...* [Althabe, 1985, p. 14].

22. *Le texte qui suit se situe dans une perspective limitée ; il est une tentative destinée à mettre à jour la cohérence des processus internes aux rapports sociaux se développant dans cet espace de cohabitation ; cohérence ayant été déduite du matériau produit par l'observation directe des pratiques et des événements dont les habitants des deux unités résidentielles ont été les acteurs, et d'entretiens organisés dans le cadre de l'utilisation du local collectif implanté entre les deux, à travers lesquels j'ai essayé de cerner la représentation qu'ils ont de ces mêmes rapports* [Althabe, 1985, p. 17].

23. Une discussion à l'occasion de la soutenance de la thèse de Nicolas Flamant m'avait montré que Gérard Althabe partageait cette analyse.

empiriques – discours des acteurs et des divers observateurs – et l’analyse du chercheur en quête de cohérence. Entre l’un et l’autre, Althabe nous propose diverses médiations [Althabe, 1998, p. 40] :

- édification du *mode de communication* ;
- présentation des autres situations ;
- interventions extérieures ;
- frontières du privé...

Il ne s’agit évidemment pas de prendre ces considérations ponctuelles pour des règles générales, aussi abstraites soient-elles. Simplement, elles signalent le type de chemins dans lesquels se déploient les réflexions d’Althabe dans le subtil et insolite article de *Terrain* de 1990. Surtout, elles montrent qu’aussi sensible soit-il à la parole de ses locuteurs – ce qui lui fait dénoncer toute *réponse préétablie*²⁴ – il n’en affirme pas moins que *le chercheur donne sens à ce qu’il dit et à ce qu’il voit, il isole et enregistre informations et données dans le seul cas de la problématique dont il est porteur, cette pratique passe par l’effort de rompre avec la communication ordinaire, il refoule en dehors de la rencontre une communication dont paradoxalement il affirme vouloir produire une connaissance du dedans* [Althabe, 1998, p. 44]. Cette extraordinaire phrase donne aussi à l’anthropologue un rôle essentiel : il doit se préoccuper de son sujet et de ses locuteurs ne serait-ce que pour échapper à la *fiction*, mais il n’en reste pas moins le maître d’œuvre, le demiurge qui organise la cohérence de l’étude. Dans ce cadre, en fin de processus, la parole des indigènes n’apparaît plus essentielle dans la phase ultime, l’écriture du texte final, celui que nous lisons.

• L’incohérence de la cohérence

L’attention portée par Gérard Althabe au « discours naturel », l’affection qu’il avait pour ses interlocuteurs, sa curiosité envers le monde désignent une fêlure. Comment a-t-il pu tant s’intéresser aux autres alors que ses textes ne leur laissaient presque aucun lieu d’expression directe ? Comment une telle générosité qui bouleverse encore tous ceux qui ont eu le privilège de le connaître a-t-elle pu arrêter la parole de ses amis au seuil du texte imprimé ? Proposons quatre explications possibles :

1. Sa conception de l’intellectuel, pour reprendre l’appellation de Benda, Sartre ou Said. Il affirmait (implicitement) un privilège d’interprétation en raison de la compétence mais surtout de l’ampleur d’un regard qui embrasse plusieurs domaines (écoute et observation, local et global, discours naturel et savant...). La diversité des connaissances et des informations dont dispose l’intellectuel lui permet d’accéder à un discours universel.

2. La primauté donnée à l’observation au nom du privilège antérieurement affirmé. Aussi riches soient les propos de ses locuteurs, le discours du chercheur dispose dans les textes d’Althabe d’une autorité particulière.

²⁴. *L’ethnologue doit se garder de délimiter un objet de connaissance comme étant d’emblée le cadre sur lequel il va fonder son investigation du réel* [Althabe, 1998, p. 41].

3. L'élaboration d'une cohérence réclame la définition (au sens optique du terme) en fin d'analyse d'un seul point de vue, unique et donc *divin*, celui qui fait disparaître tout « flou ». Jamais dans les textes écrits d'Althabe n'apparaît la présentation d'une diversité de points de vue. S'il insistait sur les contradictions dans les discours et les pratiques, c'était pour retrouver en dernière instance une synthèse ultime, une cohérence terminale.

4. Je suis sûr que si j'avais présenté ces trois points à Althabe, il aurait été non sans raisons horrifié – même s'il aurait essayé de le cacher – lui qui s'est toujours senti si proche de ses locuteurs, qui a voué sa vie à valoriser leur parole et dénoncé sans relâche l'ethnocentrisme. C'est que nous rencontrons ici une dramatique contradiction entre un projet académique particulièrement généreux et sophistiqué et une écriture conventionnelle. Singulièrement, la révolte d'Althabe contre les conceptions dominantes qu'explicitent ce que j'ai appelé ses *Manifestes* [Althabe, 1998, p. 9-47] ne s'est pas élargie à l'écriture²⁵. Là, se sont arrêtées ses immenses capacités créatives. Curieusement, il est resté dans une poétique « positiviste »²⁶ que toutes ses autres conceptions refusaient. Il n'a pas formulé ses pensées sous les formes qu'elles méritaient. Comme le reprochait déjà Barthes à Breton²⁷, ce « révolutionnaire de l'anthropologie » – ainsi que l'a défini avec pertinence Marc Augé – n'est pas allé jusqu'à proposer à cette discipline les nouvelles formes d'écriture que réclamaient les types d'enquête qu'a, durant presque cinquante ans, promulgué Gérard Althabe.

La subtilité et la créativité qui le caractérisent l'ont conduit vers l'examen des mécanismes des représentations (comme il est à la mode de dire aujourd'hui) en considérant les analyses comme des « guides pour l'action », ce qui l'a amené à multiplier les catégories pour en préciser les formes. Cette orientation l'a conduit non seulement à échapper à la *doxa* anthropologique du milieu du XX^e siècle (science = objectivité = distance...) mais surtout à atténuer dans son œuvre la place de la *précipitation* qui croit accéder directement aux choses sans passer par les discours. S'il n'a jamais renoncé complètement au *positivisme*, la richesse de l'autre pan de son œuvre atténue cette face discutable de ses travaux²⁸. Mais surtout, cette fracture, voire cette contradiction, a eu des effets scripturaux, en lui faisant occulter dans ses textes le détail de la parole de ses locuteurs²⁹. Malgré l'attention et l'affection qu'il leur portait, leur rôle dans ses écrits n'allait jamais jusqu'à les laisser accéder au texte final. Curieusement, Althabe est donc resté presque toujours

25. À lui seul, ce blocage mériterait une étude spécifique.

26. Un seul point de vue, cadre axiomatique, homogénéité du ton, style indirect : évidemment, autant que faire se peut, la subtilité d'Althabe a atténué ces tendances et ces normes.

27. *En se vouant à une destruction simple du langage (par intrusion des images ou désarticulation radicale du sens), le surréalisme – qu'elles qu'aient été la justesse de ses intentions et l'importance de son rôle précurseur – est resté du côté d'une logique unitaire, dont il prenait le contre-pied sans la transgresser* [Barthes, 2002, p. II, 1299].

28. On pourrait presque dire la même chose d'un autre Béarnais, Pierre Bourdieu [Traimond, 2002]. Cependant contrairement à son compatriote, Althabe était suffisamment *détribalisé* – selon sa propre expression – pour avoir complètement abandonné la syntaxe gasconne et en particulier l'usage de la prolepse [Traimond, 2001, p. 36-37].

29. En cela, il se distingue de Jeanne Favret-Saada qui ne cesse de citer ses locuteurs jusque dans leur accent.

dans le style indirect, limites poétiques qui ont certainement atténué l'écho que méritaient sa subtilité, sa créativité et ses découvertes thématiques et méthodologiques. Il nous laisse donc le soin d'exploiter les mines qu'il a su ouvrir. Mais après tout, n'a-t-il pas volontairement enfoui tous ces trésors dans les interstices de ses textes ? À nous, maintenant, de les passer au tamis pour trouver les pépites qu'il y a soigneusement déposées même si, comme dans la nature, elles ne brillent pas et peuvent donc facilement passer inaperçues. À nous de savoir les voir. Ne nous a-t-il pas laissé la tâche de creuser ses écrits pour apprendre à y retrouver, à notre tour, les instruments du renouvellement de l'anthropologie ?

Annexe : Lexique

(Pour les besoins de ses analyses, Gérard Althabe imaginait des notions adaptées à ses démonstrations. En voici quelques-unes. Pour ne pas risquer de le trahir, sauf exceptions en italique, nous avons gardé les mots de l'auteur quitte – par cette décontextualisation – à voir leur sens s'obscurcir. La référence permettra au lecteur de retrouver sans peine l'ensemble de la démonstration. Il va sans dire que cette liste ne prétend pas être exhaustive.)

Acteur idéologique : Construction édifiée dans le développement même des rapports sociaux pour décharger les sujets de leur responsabilité individuelle dans le non respect des normes [1993, p. 19].

Conscience verbale : Effort que font les villageois pour donner à leur situation vécue une expression verbale [1969, p. 296].

Construction théâtrale : dans laquelle les gens nous ont peu à peu enfermés, et, en dehors d'elle, nous n'avons accès qu'à des bribes incohérentes pour nous de l'univers villageois [1969, p. 310].

Édification idéologique : L'édification idéologique qui apparaît comme le produit de la pratique de la classe dirigeante s'articule d'une manière intime avec les rapports dont la population est l'actrice, sa présence en un tel lieu rend seule intelligible à la fois la reproduction du pouvoir, partant la soumission et la fissure dans cette même reproduction, c'est-à-dire la révolte [1997, p. 144].

Médiateur familial : D'une part, le médiateur joue le rôle d'ascendant, il exerce son pouvoir sur les descendants (...); d'autre part, ce pouvoir est nécessairement indirect, plus exactement délégué; il renvoie toujours à un médiateur familial se situant plus haut dans la généalogie et par rapport auquel le médiateur est lui-même en condition de descendant [1969, p. 169].

Mode de communication : À travers l'enquête basée sur l'observation directe des événements et les entretiens (avec enregistrement généralisé), j'ai édifié le mode de communication et tenté de recomposer la conjoncture telle qu'elle existait au moment de ma présence [2000, p. 41]. Cette notion était utilisée dès 1969 [1969, p. 116].

Processus de dépassement : L'astrologie referme une communauté de dépassement dans laquelle se conservent d'une part les différents noyaux de serviteurs définis par un ensemble particulier d'esprits, d'autre part la rupture, à l'intérieur de chacun d'eux, séparant les maîtres imaginaires des serviteurs, rupture qui devient, de par ce dépassement, une forme de dialogue [1969, p. 200].

Structure signifiante : Cette structure (...) est signifiante, à travers elle sont interprétés les événements non maîtrisés comme la maladie, une mort précoce, les aléas climatiques... [1969, p. 171].

Théâtre idéologique : Il est significatif que les mercenaires européens furent expulsés de l'A.N.C. au moment où, l'insurrection étant écrasée, celle-ci devait se transformer en acteur du théâtre idéologique [1997, p. 201].

Traduction verbale : Le récit est la traduction verbale la plus minutieuse possible de l'événement [1969, p. 288].

Sources

Entretiens avec Gérard Althabe à Paris les 24 janvier, 27 avril, 19 et 25 mai 2004. Ceux du 24 janvier et du 19 mai n'ont pas été enregistrés.

Ouvrages de Gérard Althabe (La date de l'édition utilisée est écrite en gras)

- [2000], *Anthropologie politique d'une décolonisation*, Paris, L'Harmattan.
- [1998], *Démarches ethnologiques au présent*, Paris, L'Harmattan, avec Monique Sélim.
- [1995], *Regards sur la ville*, en collaboration avec Jean-Louis Comolli, Paris, Centre Georges Pompidou.
- [1992], *Vers une ethnologie du présent*, en collaboration avec Daniel Fabre et Gérard Lenclud. Paris, Éditions de la MSH.
- [1986], *Une histoire de la Loire*, sous la direction de Philippe Vigier, Paris, Ramsay.
- [1985], *Urbanisations et enjeux quotidiens*, en collaboration avec M de la Pradelle et C. Marcadet, Paris, L'Harmattan, avec Monique Sélim.
- [1984], *Urbanisme et réhabilitation symbolique*, en collaboration avec B. Légé, Paris, L'Harmattan, avec Monique Sélim, (1993).
- [1972], *Les fleurs du Congo*, Paris, L'Harmattan, (1997)
- [1969], *Schéma pour une anthropologie de la vallée Antemoro de la Mananano*, Tananarive, ORSTOM.
- [1969], *Oppression et libération dans l'imaginaire*, Paris, La Découverte, (1982)
- [1963], *Le chômage à Brazzaville. Étude psychologique*, « Cahiers de l'ORSTOM », série sciences humaines, vol. 1, n° 4, t. 1. 105 p.
- [1959], *Le chômage à Brazzaville. Étude psychologique*, Paris, ORSTOM. 163 p.

Articles

- [2001], « L'argent entre économie et colonisation », *Journal des anthropologues*, n° 84.
- [1996], « Le centre civique de Budapest, de l'idée à la mémoire », *Enquête*, n° 4.
- [1986], « Anthropologie du contemporain, anthropologie de l'ailleurs », in Marc Guillaume, *L'état des sciences sociales en France*, Paris, La Découverte.
- [1983], « Nantes ou la perte d'une ville », *Enjeux*.

- [1981], « Les luttes sociales à Tananarive en 1972 », *Cahiers d'Études Africaines*, n° 80, 4^e trim.
- [1972], « Les manifestations paysannes d'avril 1971 », *Revue Française d'Études Politiques Africaines*, n° 72, juin 1972.
- [1965], « Changements sociaux chez les Pygmées Baka de l'Est Cameroun », *Cahiers d'Études Africaines*, n° 20, repris en [2000] in *Anthropologie politique d'une décolonisation*.
- [1962], « Problèmes socio-économiques du Nord Congo », *Cahiers de l'Institut de Science Économique Appliquée*, n° 131, série V, n° 5, nov., p. 89-382.

Entretiens

- [2001], « Réflexion sur les transformations gestionnaires d'une grande entreprise française », avec Monique Sélim, *Le Détour*, n° 22.
- [1999], « Un paysage incertain, la Roumanie post-communiste », avec Laurent Bazin, *Journal des anthropologues*, n° 77-78.
- [1998], *Urbanisme*, n° 300, mai-juin.
- [1995], « La ville, miroir de l'État », avec Monique Sélim, *Journal des anthropologues*, n° 61-62, automne.
- [1992], « Les banlieues de l'ethnologie », avec Monique Sélim, *Journal des anthropologues*, n° 49, automne.
- [1985], « L'ethnologie des Francs », avec Michelle de la Pradelle, *État des sciences sociales en France*, Paris, La Découverte.
- [1977], « Le quotidien en procès », avec Marc Abélès, *Dialectiques*, n° 21, automne.

Ouvrages et articles cités

- BAKHTINE Mikhaïl [1970], *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard.
- BARTHES Roland [2002], *Œuvres complètes*, Paris, Le Seuil.
- CERTEAU DE Michel [1974], *La culture au pluriel*, Paris, 10/18.
- FAVRET-SAADA Jeanne [1977], *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard.
- GEERTZ Clifford [1996], *Ici et Là-bas. L'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié, (1988)
- GIAP VO Nguyen [1967], « Encore une fois nous vaincrons », in *Échec à l'agresseur américain. Viet Nam 1967*, Paris, Éditions Sociales.
- LISON-TOLOSANA Carmelo [1998], *La Santa Compañía*. Madrid, Akal. (Traduction française, Bordeaux, PUB, à paraître)
- MALINOWSKI Bronislaw [1970], *Une théorie scientifique de la culture*, Paris, Le Seuil, coll. « Points ».
- MORALI Claude [1992], *Le juste ton de la vie*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond.
- SALHINS Marshall [1989], *Des îles dans l'histoire*, Paris, Le Seuil, Gallimard, coll. « Hautes Études » (1985).
- SARTRE Jean-Paul [1985], *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard (1960).
- SARTRE Jean-Paul [1964], *Situations, V. Colonialisme et néo-colonialisme*, Paris, Gallimard.
- SEXTUS EMPIRICUS [1997], *Esquisses pyrrhoniennes*, Paris, Le Seuil, coll. « Points essais ».
- SPERBER Dan [1982], *Le savoir des anthropologues*, Paris, Hermann.
- TEDLOCK Dennis [1983], *The Spoken Word and The Work of Interpretation*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- TRAIMOND Bernard [2002], « La faille de Bourdieu », *Le Passant ordinaire*, avril 2002.
- TRAIMOND Bernard [2001], *Une cause nationale : l'orthographe française*, Paris, PUF, coll. « Ethnologies ».